

# Devoir invention Diable au Corps

---

**Jonathan ZRIBI 1s**

--	--	--

François arriva à l'heure convenue. Je le sentais timide malgré son apparence orgueilleuse. Il n'était pas comme d'habitude. Je l'intimidais cette fois et je crois qu'il n'appréciait guère se sentir inférieur. Je touchais là, son talon d'Achille. Il paraissait très pensif et semblait méditer. Ce bonhomme orgueilleux pense être au-dessus des autres mais la réalité est bien le contraire. Je me rappelle encore de notre rencontre le long du quai de la gare de la Varenne. Je suis sûr qu'il me considéra comme gauche et maladroit mais il ne se rendait pas compte que, moi, je le manipulais. J'en souris encore aujourd'hui, sentant approcher mon lit de mort. La mort me hante aujourd'hui mais lors notre première nuit je voyais dans notre amour un avenir éternel. François redoutait le moment, il avait peur. Il paraissait gêné. Je décelais une timidité malade mais je faisais tout pour le rassurer. Ce devait être la première fois qu'il goutait à ce tendre bonheur charnel.

Je lui dis alors doucement et pleine de tendresse: « Non, je veux te voir t'endormir ». Il éteignit de force la lumière. Son visage timide, que je percevais grâce à sombre lumière de la pleine lune, ne lui empêchait pas d'être aussi charmant et séduisant que je le vis le premier jour de notre rencontre. Que de souvenirs heureux, que j'aime François. Depuis quatre mois, il me déclarait son amour avec toujours tant de sincérité. Cette nuit était le moment de vérité. Il se rapprocha de moi et nous commençâmes. Les tendres caresses révolutionnaient ses sens. Je voyais en François un homme découvrant ce sentiment si envoûtant, si ensorcelant, si fascinant. Il se transformait dès mes premières caresses en un monstre rouge de feu qui ne parvenait à s'arrêter tant la passion le contrôlait. Ce petit gamin bien qu'inexpérimenté en la matière m'endiablait. Son corps se contractait telle une fourche à trident. Le diable se réveillait en lui et me contaminait de son

indomptable fureur. Nous croyons être les premiers à ressentir ces troubles ne sachant pas que tous les amants s'imaginent qu'ils innovent. Je me rappelais de mon guide spirituel, Baudelaire et de sa sentence de son poème divin *Au lecteur*: « C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent ! ». Le diable en effet nous enflammait jusqu'au transport.

Dans ce moment d'intense jouissance et de bonheur j'oubliais certains passages des Fleurs du mal comme le poème *La mort des amants*. Je voyais dans notre amour, un monde éternel, sans fin et sans malheur.

J'oubliais l'homme dont j'étais enchaîné par le verrou du mariage, je ne pensais qu'aux liens inébranlables et indestructibles de la passion. Je devenais prisonnière de cette force inaliénante qui me rendait libre de Jacques. Plus de Jacques, plus de mariage, plus de superstitions et dogmes stupides, la liberté. Enfin. Ce crédule et ennuyeux Jacques me rappelait le répugnant Charles Bovary, toujours attaché aux conventions de la société sans même réfléchir à leurs absurdités. Je ne voulais même plus vivre un instant avec le mari qu'on m'avait imposé.

Jacques avait décidé d'être soldat. La mort au front serait pour lui un grand honneur et j'en serais si comblée. Je voulais vivre avec François. Cet adultère, j'en étais fier et je voulais connaître ces jouissances avec lui chaque jour davantage. On pouvait me le reprocher, je n'en accorderais aucune importance. Je suis une femme libre, cet adultère, j'en ai le droit et je l'aime. La minute où nous nous désenlaçâmes, je voyais en François essoufflé, rouge et fatigué d'un tel effort. Nos deux corps endiablés s'écartaient. François reprenait peu à peu ses esprits après avoir côtoyé le plus haut degré de bonheur. Ce diable monstrueux regagnait une physionomie humaine. Les colonies de rossignols cessaient de chanter. Ils avaient chanté toute la nuit.

La lumière du jour commençait à se faire voir. Nous repensions déjà à l'obstacle de notre amour : Jacques. Regrettant déjà le moment passé, nous pleurons ensemble. « C'est la faute du bonheur » me dit François. Mais je ne concevais pas notre amour ainsi. Je reprochais à François de ne m'avoir pas enlevé avant mon mariage avec ce Jacques. Nos parents n'auraient pas pu nous séparer. Nous nous serions enfuis. J'étais décidé à me séparer de Jacques pour toujours. Un mariage a si peu d'importance. Ce qui compte c'est le bonheur. C'est ainsi que je conçois l'amour. François évoquait la fin de la guerre. Je refusais d'y penser. La fin de la guerre signifiait le retour de Jacques. Je lui répétais que j'étais prête à tout quitter et que je le suivrais partout. François me disait que c'était impossible.

*Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !*

Je priai François de tout faire pour notre amour. « Dans quinze ans, la vie fera encore commencer pour toi. Moi je serais déjà bien âgé » lui dis-je d'un air si pathétique et sérieux. Je le suppliai de ne pas me quitter et mon cœur passionné déclara : « Si tu me quittes, j'en mourrai. Si tu restes, ce sera par faiblesse, et je souffrirai de te voir sacrifier ton bonheur ».